

## Marcel Pagnol et San-Antonio :

### La langue française comme facteur de dénonciation des classes sociales

La langue française, chez Marcel Pagnol ainsi que chez San Antonio, est utilisée à des fins bien précises. L'une d'entre-elles est de montrer à quel point ce qui est le plus courant chez nous, est aussi l'arme la plus dangereuse qui soit. Si la langue française peut placer haut une personne, elle peut également pointer l'homme qui ne sait la manier correctement. Ainsi, la langue française, chez Marcel Pagnol tout comme chez San-Antonio, est dénoncée comme étant un facteur de différenciation sociale. Dans *Le château de ma mère* de Marcel Pagnol, Lili et Bouzigue sont opposés à Marcel et son père, tout comme Bérurier l'est face à San Antonio dans l'ouvrage *Ca ne s'invente pas*. Toutefois, les procédés utilisés pour dénoncer ce point, sont différents dans chacun des deux romans.

La différenciation chez Pagnol se situe plus au niveau de l'orthographe. L'auteur établit à partir de celle-ci une hiérarchie sociale, au sommet de laquelle on trouve les excellents en la matière et par conséquent, en son bas, les ânes en orthographe. Lili y appartient, comme le montre la lettre qu'il écrit à Marcel. Elle est truffée de fautes, commises involontairement évidemment, mais bien réelles. De même, Bouzigue reconnaît que l'orthographe n'a jamais été son fort. « *Je n'ai jamais rien fait de mal sauf pour l'orthographe* » (p.135), avoue-t-il au père de Marcel lors de leur rencontre.

À l'inverse, Marcel s'y risque, contre son gré parfois, tous les jours, et acquiert de fait une certaine expérience en ce domaine, tandis que son père, instituteur de profession, la maîtrise assez bien.

La hiérarchie orthographique que dénonce ici Marcel Pagnol, il la juge comme étant le reflet de la durée du parcours scolaire de tout un chacun. Lili n'est pas un élève assidu scolairement parlant : il lui suffit d'annoncer à sa mère que les « sayres » (p.67) sont arrivées pour déroger à son obligation scolaire. Ce qui n'est aucunement vrai pour Marcel. Même s'il n'en a pas envie, son père l'oblige à retourner en classe le moment venu. Il ne

peut déroger à ce devoir, primordial. Il en va de même pour son père. Bien qu'âgé, il sied toujours dans l'école, obligé par sa profession. Bouzigue, quant à lui, n'a pas poussé très loin ses études.

Ainsi donc, Marcel Pagnol se rend compte dès son plus jeune âge de ce qu'offre de vicieux l'orthographe. C'est pourquoi, lorsque lui-même répond à son ami, le petit Marcel se complait à glisser quelques fautes de la composition de Lili, par amitié pour lui (p.110). Par amitié toujours, il offre des « mots » à son compagnon, tel le terme de « microbe » savamment expliqué à Lili lors de l'échappée nocturne (p.93).

Cependant, si Pagnol cible l'orthographe comme facteur de dénonciation des classes sociales, San-Antonio dresse le même bilan mais par l'intermédiaire d'autres procédés.

Ce dernier se base sur la différence opérée entre langage oral et langage écrit. S'il privilégie l'oral à l'écrit en matière de grammaire, il inverse la logique lorsqu'il s'agit du social. La différence n'est donc plus marquée par l'orthographe, mais par la façon qu'ont les personnages de s'exprimer.

Sur le plan hiérarchique, Bérurier est gradué moindre que son patron, San-Antonio. Car Bérurier s'exprime mal. Il commet de nombreuses erreurs lorsqu'il parle, de différents types. Il y a celles de l'ordre de la grammaire, comme :

« - Faisez, vous êtes chez vous » (p.81).

Il parsème également son discours de fautes syntaxiques, notamment via la conjonction qualifiée « du pauvre » par San-Antonio, avec des phrases du genre :

« si ça serait dramatique » (p.84)

Enfin, rien que le vocabulaire utilisé suffit à lui seul à catégoriser l'individu dans cette hiérarchie sociale. Le « langage impropre qui lui est propre » comme s'ingénie à le dire San-Antonio, offre de Bérurier une image plutôt négative. Il ne sort en réalité que très peu de phrases sans insanités de la bouche d'Alexandre-Benoît. (Exemple : *Ca ne s'invente pas !*, p.42)

La question du vocabulaire amène San-Antonio à considérer la culture générale du personnage. Lorsque les gens nomment Bérurier « Ganesh », lui pense au terme de « ganache », ignorant tout de la divinité à la tête d'éléphant. San-Antonio explique le malentendu à Alexandre-Benoit, qui ne manque pas d'y voir une allusion à Babar (109). San-Antonio finira par comparer l'expression de Bérurier à la « voix du peuple » (p.48).

Si l'on trouvait chez Pagnol un partage des fautes d'orthographe en signe d'amitié, il n'est pas du tout question de cela chez San-Antonio : la patron ne cherche absolument pas à s'exprimer à la façon de Bérurier, et ne lui fait même pas remarquer ses fautes, comme si la cause était perdue d'avance. En revanche, il s'amuse parfois à les relever et à les commenter pour le lecteur, dans son langage qui lui est propre...

Ainsi, Marcel Pagnol et San-Antonio dénoncent tous deux la langue française comme étant une arme à double tranchant. Elle est indispensable à la communication, mais elle se montre aussi très vite dangereuse, que ce soit sur le plan orthographique ou sur celui de l'expression orale. Elle situe chaque individu dans la pyramide des classes sociales, tantôt en haut, tantôt en bas. Pourtant, le plus important, ne reste-t-il pas que l'information passe... ?

## Bibliographie

ENGLEBERT, Annick., *Grammaire descriptive du français moderne II. Théorie et exercices*, Bruxelles, PUB, 2006, 110 p.

PAGNOL Marcel, *Le château de ma mère*, Paris, de Fallois, 1988, 223 p.

SAN-ANTONIO, *Ca ne s'invente pas !*, [s.l.], Fleuve noir, 1973, 248 p.

CommuneLangue.com